

Bernard-Gustave Tabezi Pene-Magu

Mémoires d'un broussard
du pays des dinosaures

-

Tome I

De la petite enfance à l'adolescence

Récit autobiographique



Circonstance de la naissance et petite enfance

« Cet enfant est très chétif, ma foi, il ne vivra pas deux jours ». Cette déclaration de mama Antoinette piqua au vif ma grand-mère Ruth qui couvrit sa meilleure amie d'invectives.

« Sorcière, tu as mangé le fils aîné de mon garçon. Si tu oses toucher à celui-ci, tu me retrouveras sur ta route ».

Elle criait fort, ma grand-mère, si fort que tous les badauds aux alentours de la maternité affluèrent.

Abasourdie, mama Antoinette ne savait que répondre. Elle ne s'attendait point à ce que cette blague déclenche un tel courroux chez son amie de longue date. Mais grand-mère Ruth avait tellement pris au sérieux la menace qu'elle résolut, à la sortie de la maternité, de déménager la petite famille de son fils Gustave loin de mama Antoinette qui, pourtant avait

accepté d'héberger le couple deux années scolaires durant.

Gustave, mon père, était encore écolier en sixième année de l'école primaire protestante de Kama, chez Monsieur Samuel Vinton, un missionnaire américain. Cette école avait la particularité d'organiser un cycle primaire de douze ans. Vers les années quarante et cinquante, à l'époque où l'école n'était pas encore à la portée de tout le monde, l'école primaire de S. Vinton recevait des écoliers adultes dont l'âge variait entre quatorze et vingt-cinq ans, fils des chrétiens de sa congrégation, dans le but d'en faire des catéchistes et des instituteurs pour les écoles qu'il comptait ouvrir ultérieurement. Beaucoup d'écoliers étaient déjà mariés et vivaient avec leurs épouses et enfants à la mission de Kama. Les épouses d'écoliers avaient l'obligation de travailler pour le compte des familles d'adoption. Elles aidaient ces familles pour les travaux ménagers et champêtres. Le mercredi, jour réservé au travail manuel, les écoliers et leurs épouses allaient cultiver des champs pour la mission. Ils constituaient ainsi une main-d'œuvre quasi gratuite pour Monsieur S. Vinton.

Cette école ne disposant pas d'internat, les écoliers étaient hébergés par des familles chrétiennes vivant dans la mission. Ces familles d'adoption servaient uniquement de dortoirs aux pensionnaires. En effet, avant les inscriptions et pendant les grandes vacances, les parents de chaque élève étaient obligés de venir à la

mission Kama cultiver pour leur enfant 1000 m² de terre en y plantant du manioc, des bananiers et, au moins dix arbres fruitiers, notamment les avocats et les orangers. La moitié des produits de ces champs revenait à l'écolier et l'autre à Monsieur S. Vinton. Voici comment mes parents furent adoptés, deux ans plus tôt, par le couple Paul et Antoinette.

Mon grand-père avait décidé de trouver, très tôt, une épouse à son fils unique, de peur qu'à sa mort, l'orphelin n'ait des problèmes pour réunir la dot nécessaire pour son mariage. C'est ainsi que ma mère fut épousée à l'âge de treize ans, son mari étant âgé de quatorze ans seulement. Quand je vins au monde, mon père n'avait que dix-sept ans.

Ayant déjà totalisé deux ans de vie à la mission Kama, mes parents possédaient deux champs et la première produisait déjà du manioc et des bananes ; ce qui mettait le jeune couple à l'abri de la famine.

Très souvent, grand-mère Ruth évoquait, avec passion, cette altercation avec sa meilleure amie. Une fois que je lui demandai, si le fait de déclarer que l'enfant était chétif et qu'il pouvait mourir dans deux jours méritait une algarade, elle me répondit :

« Mon petit-fils, tu sais ! Les sorciers doivent être fort décriés pour éviter qu'ils ne fassent trop de mal. Onze mois avant ta naissance, ta mère avait accouché d'un autre garçon et dans la maison de cette sorcière. L'enfant mourut subitement. La déclaration de mama

Antoinette m'avait ouvert les yeux ; c'est donc elle qui avait mangé ton frère aîné et qui voulait te manger. Tu comprends maintenant que sans cette réaction de ma part, tu ne serais pas là pour me parler, tu serais déjà mort ! ».

Telles sont les circonstances qui entourèrent ma naissance, le trentième jour du mois de juin, l'an mil neuf cents cinquante-trois, à dix heures du matin, à la maternité de la mission protestante de Kama, dans le territoire de Pangi, province du Maniema en République Démocratique du Congo. A en croire ma mère, je ne pesais que 2000 grammes, quoique né à terme. J'étais si malingre et, c'est peut-être ce qui avait fait croire à mama Antoinette que je ne survivrai point.

Je n'étais donc pas le fils aîné du couple. Mon frère aîné n'avait vécu que l'espace d'une semaine sur cette terre des hommes. Mais pour mes parents, j'étais le même enfant décédé onze mois plus tôt. Je ressemblais, soutenaient-ils, à mon défunt frère dans la mesure où je portais les mêmes éphélides que lui, au niveau des doigts de la main gauche, de l'abdomen et du dos. Ce n'est donc pas par hasard que mon père me donna le même prénom que mon frère décédé, Bernard. Bernard était aussi le prénom de l'instituteur de mon père. Etant le plus jeune et le plus intelligent de sa classe, mon père était l'enfant chéri de son maître. On comprend dès lors qu'il ait décidé de me donner le prénom de son instituteur en signe de reconnaissance.

Les programmes scolaires de S. Vinton privilégiaient l'éducation pragmatique et utilitaire. On apprenait ainsi le calcul, la lecture, l'écriture, le français, des éléments de géographie et d'histoire, la religion et surtout le travail manuel. Après la sixième année primaire, l'écolier savait déjà lire, écrire et calculer. Il connaissait par cœur tout le contenu de la bible. A partir de la septième année, les écoliers moins doués étaient embauchés comme catéchistes à la mission. Les élèves qui parvenaient à obtenir leurs certificats de douzième année primaire étaient affectés comme instituteurs.

Mon père eut de la chance ! Alors qu'il était en douzième année, un médecin italien du nom de Monsieur Menerini fut affecté à la léproserie de Kama qu'il trouva en état de délabrement. Pour réorganiser son institution, ce médecin s'adressa à Monsieur S. Vinton qui lui permit de recruter le personnel parmi les élèves de la douzième année de son école primaire. Après un concours en français, arithmétique et écriture, mon père fut reçu premier des dix lauréats retenus. Mon père fut ainsi envoyé en stage de secrétariat-comptable à Bukavu pour une durée de six mois tandis que les neuf autres lauréats étaient entraînés par le docteur Menerini aux techniques d'injection et de pansement de plaies des lépreux. Mon père devint ainsi agent de la léproserie de Kama.

Les cadres de la léproserie de Kama habitaient un

camp des infirmiers, à un kilomètre de la léproserie. Je passais ma petite enfance dans ce camp où ma mère donna encore naissance à ma sœur Asina Jeannette en 1956 et Kasisa Pierre en 1958. Nous étions une bonne dizaine de bambins à batifoler du matin au soir dans le camp des infirmiers. Nous nous adonnions à plusieurs jeux imitant les activités des personnes adultes. Je préférais le jeu de « camionneurs ». Celui-ci consistait à tirer nos « camions » faits de boîtes de sardines avec, pour pneus, des capsules des bouteilles de la bière. Après avoir chargé nos camions des marchandises (de la pierraille ou des morceaux des briques cuites), nous les tirions à reculons à travers des « routes » tracées d'avance par nous. Mais ce jeu anodin prit brutalement fin lorsque notre camarade, répondant au nom de Zinguers, fils de l'infirmier Juvénal Omari, buta contre la marmite contenant l'eau bouillie que sa mère refroidissait à l'extérieur. Immergé dans entièrement dans la marmite, mon ami Zinguers s'ébouillanta complètement et la nuit il rendit l'âme. Pour la toute première fois j'étais témoin de la mort d'un copain. J'en fus tellement marqué que je cessais définitivement de tirer des jouets à reculons.

La petite tombe de Zinguers inaugura le cimetière du camp des infirmiers qui devait recevoir six mois plus tard les corps des trois infirmiers ayant consommé, par mégarde, de l'alcool dénaturé qu'ils prenaient pour l'alcool au bon goût.

Un jour, nos parents amenèrent des phonographes et des tas de disques. Chaque soir, nos mamans se regroupaient chez une des leurs où, en l'absence de leurs maris partis se divertir au bistrot du centre commercial, elles dansaient. Imitant nos mères, nous apprîmes à chanter et à danser. De toutes les chansons, je préférais celles de Jean Bosco Mwenda interprétées en swahili.

Quelques mois plus tard, mon père ramena deux caisses à la maison. Il fit installer un poteau en bois au faite duquel on accrocha un long fil en guise antenne. Une fois les deux caisses déballées, le technicien venu du centre commercial de Kama installa le poste radio-meuble avec une batterie en carton. Des recommandations furent données par mon père, à moi et à ma sœur. Interdiction nous fut faite de toucher à la radio, à la batterie et à l'antenne. Quand papa était présent à la maison, il ouvrait la radio pour écouter la station de Bukavu et de Kigali. Le samedi soir était attendu par toute la maisonnée pour suivre le sketch « Mjomba Kapalata » (Oncle Kapalata), épisodes des pièces tragi-comiques qui peignaient les mœurs des congolais en milieu urbain.

Hormis les informations en swahili que je commençai à comprendre et la musique que j'adorais, d'autres programmes français de la radio ne m'intéressaient point, pour la simple raison que je ne comprenais pas cette langue.

Beaucoup plus proche du docteur Menerini, mon père commença à changer de mentalité, singeant de plus en plus son blanc. Cela ne se fit pas sans retombées négatives sur le foyer. Après avoir acheté de la vaisselle en abondance, mon père décida que désormais nous mangerons tous à table, en utilisant cuillères, fourchettes et couteaux. Il nous fallait donc apprendre à manger à table, à user d'ustensiles auxquels nous n'étions pas habitués. Le dîner devint, pour moi, un calvaire car je recevais des coups de cuillère m'administrés par mon père, chaque fois que je tenais la cuillère et la fourchette à l'envers. Le cœur gros, j'essayais en vain de réprimer mes larmes. Souvent, j'étais envoyé en punition dans ma chambre avant la fin du dîner où je pleurais silencieusement. Les protestations de ma mère prenant ma défense, débouchaient souvent sur des disputes ou des bagarres avec son mari. La simple idée de me retrouver à table en face de mon père me terrorisait tellement que je devins maladroit en tout et pour tout. Je commençai même à bégayer. Ce bégaiement me poursuivra jusqu'à ce que, à l'âge adulte, je me sois rééduqué à l'Université. Actuellement, mon bégaiement resurgit chaque fois que je me mets en colère. Mon air malheureux et enfermé sur moi-même révolta ma mère qui prit la décision de ne plus manger à table.

« Gustave ! Tu mangeras à tables avec les enfants, seulement quand ils auront grandi ; désormais je

mangerai avec eux à la cuisine ». Ainsi décida-t-elle, sans rencontrer une résistance de mon père.

La divergence des vues entre mon père et ma mère autour de moi les séparait davantage. Je m'attachai de plus en plus à ma mère et mon père devenait de plus en plus agressif à mon endroit. Tout ce que je faisais était pour lui l'occasion de me réprimander, de me tordre les oreilles, voire me donner des gifles.

Un soir ma mère ne se rendit pas danser le phonographe chez ses voisines. Ayant constaté son absence je rentrai à la maison où je la trouvai blottie dans le fauteuil, en train de pleurer. A la question de savoir qui était mort ma mère m'annonça que mon père venait de prendre une maîtresse à 12 Km de la léproserie de Kama et que cette femme était déjà enceinte. J'éclatai à mon tour en sanglots. Essuyant ses propres larmes, ma mère se ressaisit et commença à me consoler. Comme je me calmais, elle me demanda si j'étais prêt de rentrer avec elle au village. Dans le climat qui prévalait dans notre foyer, il était normal que j'accède au vœu de ma mère. C'est ainsi qu'en l'absence de mon père ma mère déserta le toit conjugal, nous amenant, moi ma sœur et mon petit frère. Les quarante-sept kilomètres qui séparaient la léproserie de Kama de mon village natal furent couverts à pied par nous en quatre jours, sans que mon père soit informé de notre fugue.

A notre arrivée au village, ma grand-mère Ruth gratifia mon grand-père Enock d'une scène de ménage inoubliable. Si son fils unique, soutenait-elle, versait dans la débauche, c'était à l'exemple de son père. Et elle jurait de ne pas laisser son fils s'engager dans cette voie sans issue. Ma grand-mère décida *illico presto* de nous ramener à la léproserie de Kama. Ses deux neveux furent réquisitionnés pour nous transporter, moi et ma sœur, sur leurs épaules. Nous refimes le trajet inverse en un jour. A notre arrivée au camp des infirmiers, mon père était toujours absent. Un des cousins de mon père fut envoyé par la grand-mère à la recherche de son fils. Quand mon père entra dans la salle à manger, ma grand-mère, fouet à la main se rua sur mon père qu'il bastonna à sang. Aux cris de mon père succédaient les cris de ma grand-mère qui déclarait à qui voulait l'entendre qu'elle préférerait tuer son fils unique de ses propres mains que de le voir se pervertir. Le vacarme était tel que tous les habitants du camp entouraient notre maison. Qui oserait s'approcher ? C'était du jamais vu ! Une mère qui fouettait un enfant adulte et père d'autres enfants ! Ainsi murmuraient les collègues de mon père qui n'osaient pas intervenir, se disant que la mère de leur collègue était une virago.

Blessé, mon père passa trois jours au lit. Il n'osait pas se présenter au service avec des cicatrices laissées par les coups de fouet de sa mère. La nouvelle s'était répandue dans toute la mission protestante de Kama. Monsieur S. Vinton en personne se déplaça de la

mission au camp des infirmiers et offrit, comme cadeau de félicitation, un paquet de poissons salés, aliments très prisés par des balega.

Ma grand-mère ne s'arrêta pas à la seule correction de son fils, elle se fit conduire au village de la maîtresse de mon père. Une fois devant cette famille, elle déclara : « Votre chienne de fille n'entrera jamais dans la maison de mon fils unique à moins d'avoir couché, au préalable, avec son père ! ». L'injure était très grave, tellement grave que la famille de la maîtresse de mon père jura à son tour de ne pas donner leur enfant en mariage à mon père. Ainsi prit fin la relation entre mon père et sa maîtresse. Mais neuf mois plus tard, naissait ma demi sœur Bitondo Elisabeth qui devait rejoindre notre maison dix ans plus tard.

Mon père ne sortit point de sa maison tout le mois que dura le séjour de sa mère au camp des infirmiers. Un semblant de quiétude régnait au foyer.

Après le départ de ma grand-mère, mon père annonça à son épouse qu'ils allaient contracter le mariage religieux à l'église catholique. Etait-ce de la provocation, ma grand-mère étant une fervente protestante ? Toutefois, ma mère accepta sans tergiverser et c'est ainsi que le dimanche, qui suivait cette déclaration, le curé de la paroisse de Moyo, nous baptisa à l'église catholique de Mukobyia tout en célébrant le mariage de monsieur Mpiene Gustave et madame Aziza Charlotte, mon père et ma mère. Né des

parents protestants, mon père et sa famille devinrent ainsi catholiques. Le bonheur de ma mère était au comble car elle était sûre, au moins, de son foyer.

De retour de son congé de reconstitution en Italie, le Dr Menerini envoya un télégramme enjoignant mon père de le rejoindre avec sa famille à Bukavu, où il venait de lui trouver une nouvelle affectation à l'hôpital congolais comme secrétaire-comptable. Le télégramme poursuivait en disant que les blancs allaient rentrer chez eux et qu'il serait dangereux, pour leurs collaborateurs, de rester dans l'arrière pays, à cause de l'insécurité. Nous prîmes ainsi place dans le bus-courrier « transkat » pour Bukavu, séparé de Kama par 465 km. Dans ce bus se trouvait une fille d'à peu près quatorze qui descendit chez nous à Bukavu. Le soir mon père nous la présentait comme sa seconde épouse. Déçue et désillusionnée, ma mère encaissa le coup et se résigna à cohabiter avec cette adolescence qui s'appelait Asina Mathilde comme ma sœur. Quant à la seconde épouse de mon père, elle était très respectueuse de ma mère qu'elle appelait maman et qu'elle aidait dans tous les travaux ménagers et les courses au marché.

Vingt ans plus tard mon père me mit au parfum des circonstances dans lesquelles ce deuxième mariage fut contacté. En effet, la dot ayant épousé ma mère provenant du mariage de la fille de son beau-frère, mon grand-père Enock se sentait humilié du fait que sa

famille, incapable de marier son fils, avait accepté que sa belle-famille marie son fils. Quoique chrétien fervent, il mûrissait le projet d'épouser une autre femme pour son fils, après avoir réuni lui-même la dot. Secrètement, il paya la dot aux parents de Asina Mathilde alors qu'elle n'avait que dix ans. Ma grand-mère, elle-même ignorait ce projet. Quand grand-père appris le départ imminent de son fils pour Bukavu. Il demanda aux parents de la nouvelle mariée de la déposer à la mission Kama où mon père fut prévenu.

Nous fûmes logé dans une maison de l'office congolais de logement, dans la Commune de Bagira, sentier Kagera n° 7. Je fus alors inscrit en première année primaire. Mais après six mois dans cette classe le directeur décida de me faire monter en deuxième année car jugé, intellectuellement, trop avancé, par rapport à mes collègues. A la fin de l'année scolaire je passais en troisième année sans aucun problème.

L'avènement de l'indépendance de la République démocratique du Congo survint le 30 Juin 1960, alors que je totalisais, jour pour jour 7 ans. La veille, mon père avait ramené trois valises et deux malles pleines de vêtements, de chaussures et autres colifichets que docteur Menerini avait donnés en cadeaux à mon père avant de prendre sa voiture pour rejoindre Usumbura où les avions attendaient les blancs colonisateurs pour rentrer au métropole, suite à l'indépendance du Congo-Belge. Que des vêtements ? Que des jouets ? En